

TRADUCTION ET COMMENTAIRE D'UN TEXTE GREC

ÉPREUVE COMMUNE : ECRIT

David-Artur Daix – Morgane Cariou

Coefficient : 3.

Durée : 6 heures.

Cent neuf candidats se sont inscrits cette année à l'épreuve commune de « traduction et commentaire d'un texte grec » (dans le présent rapport, le terme « candidat » est employé de façon générique pour désigner aussi bien les candidates, au nombre de 72 cette année, que les candidats). Cent six ont effectivement composé. Ces chiffres sont stables par rapport aux deux années passées et traduisent un report des inscriptions vers la version « sèche », qui a attiré une fois encore en 2022 plus de quatre cents candidats.

Afin de bien marquer la différence entre les deux épreuves, il n'est pas inutile de rappeler la définition de l'exercice telle qu'elle a été précisée dans le Journal Officiel :

Épreuve de langue et culture ancienne [...] : Traduction et commentaire (durée : six heures), liés à la thématique du programme, d'un texte latin ou grec d'une page environ, accompagné d'une traduction partielle en français. L'épreuve comprend une version portant sur la partie du texte qui n'est pas traduite et un commentaire.

Pour illustrer la thématique retenue cette année, « Le pouvoir », nous avons proposé un extrait de la *Première Philippique* de Démosthène (§ 5-11). Outre que les qualités stylistiques et rhétoriques remarquables de ce discours lui valaient de compter pour le Pseudo-Longin parmi les œuvres les plus « sublimes » de la littérature grecque et étaient appelées à nourrir avantagement les commentaires proposés par les candidats, son lien avec la thématique est clair de bout en bout.

Le sujet se présentait sous la forme d'une double page, le texte grec sur la page de gauche faisant face à sa traduction sur celle de droite, tandis que la partie à traduire se distinguait nettement. Démosthène étant un auteur réputé difficile, nous avons adapté la longueur de la version, qui ne comptait que 10 lignes (contre 12 l'an passé). Placée dans le corps du texte, elle développait plusieurs thèmes chers à l'auteur des *Philippiques*. Le roi de Macédoine, loin d'être un adversaire invincible, reste un tyran comme les autres, en proie aux vices et aux dangers associés traditionnellement à cette figure : haï autant que craint, jaloux et envié, Philippe est un être insatiable et orgueilleux dont la mollesse des Athéniens a favorisé l'émergence et nourrit l'insolence. Toutefois, aucun de ces éléments n'était entièrement absent du reste de l'extrait, de sorte que même un candidat qui n'aurait pas du tout compris la partie à traduire disposait d'une matière suffisante pour produire un commentaire satisfaisant.

Malgré cela, les résultats de l'épreuve sont, cette année encore, plutôt décevants. Les notes s'échelonnent de 20 à 00/20, le paquet comprenant une copie entièrement blanche. En outre, quatre candidats n'ont pas composé de version et se sont contentés de rendre un

commentaire. Nous avons toutefois lu quelques très bonnes copies, ce qui nous a permis d'attribuer sans rechigner un 19,50 et un 20/20 et de voir la moyenne remonter légèrement pour s'établir à 8,42/20 (elle était de 8,13/20 en 2021 et de 8,57/20 en 2020). Pour cette session, 37 candidats ont obtenu 10/20 ou plus (35 %). Nous avons noté sept copies entre 17 et 20/20 (6,6 %), à la fois pour nous conformer à l'esprit qui préside aujourd'hui à la notation du concours et pour signaler nettement les meilleurs devoirs, où nous avons eu le plaisir de lire des traductions qui témoignent d'une indéniable rigueur et des commentaires dans lesquels les candidats ont judicieusement mobilisé leurs connaissances, et ce sans perdre de vue la lettre du texte grec. Mais nous constatons toujours un décrochage entre les meilleures copies et le gros des troupes, souligné cette année par l'absence de devoir noté 15/20 et par le pourcentage relativement faible de candidats ayant reçu une note supérieure à 14/20 : 16,04 % (ils étaient 16,34 % en 2021 et 15,56 % en 2020). Si l'on prend en compte l'ensemble du concours, alors que la traduction-commentaire représente en grec 20 % des copies d'écrit (106/508), elle n'a été choisie que par 13 % des hellénistes admissibles (9/69) et 12 % des admis (3/25). C'est mieux que l'an passé (20 % [104/515]/8 % [6/72]/3 % [1/31]), mais cela traduit néanmoins la faiblesse générale d'un grand nombre de candidats qui présentent cette épreuve à l'écrit.

Plusieurs signes encourageants méritent cependant d'être relevés. D'abord, nous avons lu cette année moins de contresens sur la partie traduite du texte, peut-être parce qu'elle faisait moins appel à des *realia* que l'extrait de Xénophon proposé l'an passé. Ensuite, pour cette session, la différence entre la moyenne de la traduction et du commentaire pris séparément n'est que d'un demi-point et, une fois n'est pas coutume, au bénéfice du commentaire, ce qui traduit sans doute à la fois les difficultés associées à la langue de Démosthène et le fait que l'extrait se prêtait particulièrement bien au travail d'explication. Enfin, bien que le danger de voir une bonne traduction ou un bon commentaire compromis par une mauvaise prestation dans la seconde moitié de l'exercice contribue à rendre les résultats moins bons que dans l'épreuve commune de version grecque, les toutes meilleures copies brillaient également dans les deux exercices, ce qui a facilité notre travail de correction.

Bien conscients des difficultés particulières qui ont affecté la préparation du concours cette année encore du fait de la crise sanitaire qui dure, nous saluons le courage et la persévérance des candidats.

Venons-en maintenant au détail du texte pour souligner les erreurs les plus fréquemment commises et rappeler quelques principes auxquels nous sommes attachés, tant pour l'exercice de version que pour celui du commentaire. Nous espérons que les quelques conseils qui suivent permettront aux candidats de mieux comprendre les attentes du jury et d'améliorer leurs résultats.

I. TRADUCTION :

L'exercice de traduction exige à la fois une grande rigueur dans l'analyse morphologique et syntaxique du texte grec, une attention sans faille portée aux connecteurs logiques – qu'il convient de traduire –, aux reprises de termes ou, au contraire, aux variations et, plus

généralement, au mouvement d'ensemble du texte, ainsi qu'une expression et une orthographe françaises soignées.

Lors de l'épreuve, les candidats peuvent consulter un ou plusieurs dictionnaires grec-français. Cependant, nous attirons leur attention, comme celle de leurs préparateurs, sur un point important. Lorsque nous choisissons un sujet de version, nous nous servons du *Dictionnaire grec-français* d'Anatole Bailly (la version intégrale et non l'abrégé) pour en évaluer la difficulté. Or telle forme, telle expression, telle phrase parfois, bien expliquées dans cet ouvrage, ne le sont pas forcément ailleurs. Le jury invite donc les candidats à privilégier cet instrument plutôt qu'un autre.

Cette année, le passage à traduire ne présentait pas de difficultés syntaxiques particulières, sinon quelques propositions relatives qui suscitent à chaque fois beaucoup d'erreurs dans les devoirs, et ce quel que soit l'auteur retenu. Toutefois, le style nerveux de Démosthène, qui multiplie les hyperbates expressives et fait sans cesse varier le rythme des phrases, enchaînant des propositions très courtes avec des périodes d'une longueur parfois vertigineuse, a entraîné de nombreuses fautes de construction.

- **Ligne 15** : Μὴ γὰρ ὡς θεῶ νομίζετ' ἐκεῖνω τὰ παρόντα πεπηγένοι πράγματ' ἀθάνατα,...

Cette défense générale a souvent été mal comprise par les candidats. Le style de Démosthène présente régulièrement des hyperbates (Μὴ... νομίζετ[ε], ὡς θεῶ... ἐκεῖνω, τὰ παρόντα... πράγματ[α]) et les mots sont ordonnés de façon à produire le plus d'effet possible. Ici les deux attributs, ὡς θεῶ et ἀθάνατα, encadrent l'expression au centre de laquelle on trouvait le pronom démonstratif désignant Philippe, ἐκεῖνω, tandis que l'enchaînement des hyperbates produisait pratiquement une synchuse. Le verbe principal à l'impératif présent notant l'opinion, il est complété par une infinitive dont le sujet est τὰ παρόντα... πράγματ[α], le verbe πεπηγένοι (infinitif parfait second intransitif de πήγνυμι au sens de « être fixé », « être figé ») et l'attribut ἀθάνατα. Le datif d'intérêt ἐκεῖνω et son attribut ὡς θεῶ peuvent être construits en facteur commun avec chacun de ces mots : « N'allez pas vous imaginer, en effet, que sa situation présente, comme celle d'un dieu, soit inébranlable ! »

- **Lignes 15-16** : ἀλλὰ καὶ μισεῖ τις ἐκεῖνον καὶ δέδιεν, ᾧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, καὶ φθονεῖ,...

Après une première proposition négative, la coordination est naturellement assurée par ἀλλὰ. Le premier καὶ pouvait être traité soit comme un adverbe portant sur ἐκεῖνον (« lui aussi » : c'est la lecture de Maurice Croiset), soit comme le début d'une polysyndète (καὶ μισεῖ... καὶ δέδιεν... καὶ φθονεῖ), solution que favorise l'ordre des mots, chaque καὶ précédant une forme verbale ; mais, dans tous les cas, il fallait le traduire. L'indéfini τις est le sujet des trois verbes coordonnés et le démonstratif ἐκεῖνον, qui désigne systématiquement Philippe et qui se trouve placé ici encore au centre de l'expression, leur objet. Le vocatif ᾧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, en interrompant l'énumération, produit une nouvelle hyperbate qui relance le tour et lui donne plus de vigueur en évitant le « ronron » d'un simple rythme ternaire : « mais cet

homme-là, il y a quelqu'un et pour le haïr et pour le craindre, Messieurs les Athéniens, et pour le jalouser ».

- **Lignes 16-17** : καὶ τῶν πάνυ νῦν δοκούντων οἰκείως ἔχειν ·

Ce participe substantivé au génitif masculin pluriel est partitif et complète τις. L'hellénisme bien connu ἔχειν + *adverbe* équivaut à εἶναι + *adjectif* et cet infinitif, bien que sorti de l'enclave par Démosthène dans un souci de variété, complète τῶν... δοκούντων (opinion). La particule καὶ est adverbiale : « *même* parmi ceux qui semblent aujourd'hui lui être tout à fait dévoués ».

- **Lignes 17-18** : καὶ ἅπανθ' ὅσα περ καὶ ἐν ἄλλοις τισὶν ἀνθρώποις ἔνι, ταῦτα καὶ ἐν τοῖς μετ' ἐκείνου χρή νομίζειν ἐνεῖναι.

Le premier καὶ est coordonnant et, comme souvent en grec, la proposition relative ἅπανθ' ὅσα περ καὶ ἐν ἄλλοις τισὶν ἀνθρώποις ἔνι précède la principale où elle est reprise par le pronom démonstratif ταῦτα (strictement, ἅπαν[τα] est l'antécédent, mais il est employé ici pour souligner la nature « totale » de l'expression et le tour pourrait très bien s'en passer). Le second καὶ est adverbial est porte sur ἐν ἄλλοις τισὶν ἀνθρώποις. La forme ἔνι équivaut à ἐνεσσι : le *Bailly* indiquait clairement ce point, qu'éclairait également la présence de l'infinitif ἐνεῖναι dans la suite de la phrase. Dans la principale, le verbe χρή exprime l'obligation. Son sujet est l'infinitif νομίζειν, verbe d'opinion lui-même suivi d'une infinitive dont ταῦτα est le sujet et ἐνεῖναι le verbe. Enfin, le tour καὶ ἐν τοῖς μετ' ἐκείνου... ἐνεῖναι est parfaitement parallèle à καὶ ἐν ἄλλοις τισὶν ἀνθρώποις ἔνι, γ compris le καὶ adverbial, l'ensemble produisant une comparaison soulignée par la présence de la particule enclitique περ après le pronom relatif ὅσα : « et absolument tout ce qui se rencontre chez d'autres hommes aussi, tout cela – croyez-le bien – se rencontre également chez ceux qui l'entourent ».

- **Lignes 18-19** : Κατέπηχε μέντοι πάντα ταῦτα νῦν, οὐκ ἔχοντ' ἀποστροφὴν διὰ τὴν ὑμετέραν βραδυτῆτα καὶ ῥαθυμίαν ·

La particule μέντοι est adversative : « pour autant ». Démosthène met en exergue le parfait de καταπήττω, « se blottir de crainte », verbe imagé dont le sujet est πάντα ταῦτα, auquel est apposé ensuite le participe présent οὐκ ἔχοντ[α]. Ici, ἀποστροφὴν désignait un « recours ». L'orateur met directement en cause « la lenteur et la mollesse » de ses concitoyens : « pour autant, tout cela se terre en ce moment, faute de recours, à cause de votre lenteur et de votre mollesse ».

- **Ligne 19** : ἦν ἀποθέσθαι φημὶ δεῖν ἤδη.

Le relatif de liaison ἦν est accordé au singulier avec son antécédent le plus proche, τὴν ὑμετέραν... ῥαθυμίαν, mais il reprend en réalité l'ensemble du régime prépositionnel de διὰ. Cet accusatif est l'objet de l'infinitif aoriste moyen ἀποθέσθαι (de ἀποτίθημι et non ἀποθέω, voire ἀποθνήσκω !), « écarter de soi », lui-même sujet de l'infinitif δεῖν qui complète φημὶ. L'adverbe ἤδη, mis en valeur à la fin, est à rapprocher de ἀποθέσθαι (hyperbate : cf. Κατέπηχε... νῦν juste avant) : « dont il faut, je l'affirme, vous débarrasser dès à présent ».

- **Lignes 19-20** : Ὅρατε γάρ, ὧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τὸ πρᾶγμα, οἷ προσελήλυθεν ἀσελγείας ἄνθρωπος,...

Relançant la défense générale initiale, l'impératif présent Ὅρατε exhorte à nouveau les Athéniens. Son objet, τὸ πρᾶγμα, séparé de lui par une nouvelle apostrophe qui le met en valeur, est ensuite développé par une proposition relative introduite par l'adverbe de lieu οἷ Messieurs les Athéniens, à quel degré d'insolence est parvenu l'homme en question » (il fallait noter l'accentuation du mot ἄνθρωπος, crase pour ὁ ἄνθρωπος).

- **Lignes 20-21** : ὃς οὐδ' αἴρεσιν ὑμῖν δίδωσι τοῦ πράττειν ἢ ἄγειν ἡσυχίαν,...

La longue relative qui débute ici précise ἄνθρωπος : « lui qui... ». La négation οὐδ[ὲ] n'est pas coordonnante, mais signifie « pas même ». Le tour grec équivaut très exactement à l'expression française « donner à quelqu'un le choix d'agir ou bien de se tenir tranquille » : « lui qui ne vous donne pas même le choix d'agir ou de demeurer en paix ».

- **Ligne 21** : ἀλλ' ἀπειλεῖ καὶ λόγους ὑπερηφάνους, ὡς φασι, λέγει,...

N

o

u

s

s

o

m

m

e

s

t

o

u

u

l

o

u

r

s

o

u

r

e

l

a

r

e

- **Lignes 21-22** : καὶ οὐχ οἷός ἐστιν ἔχων ἃ κατέστραπται μένειν ἐπὶ τούτων,...

La relative continue. Le membre précédent étant positif, c'est καὶ qui assure la coordination. Le pronom relatif ὃς est toujours le sujet, comme le souligne l'attribut au nominatif masculin singulier dans le tour οὐχ οἷός ἐστιν, locution exprimant la possibilité et complétée par l'infinitif μένειν. Le participe ἔχων est apposé au sujet et a pour objet la relative ἃ κατέστραπται (« avec ce qu'il a soumis » : le parfait est moyen et non passif, sujet Philippe), qui est ensuite reprise par le démonstratif τούτων, régime de la préposition ἐπὶ (Philippe est incapable « d'en rester là ») : « et qui n'est pas capable de s'en tenir à ce qu'il a soumis ». De très nombreux candidats ont mal interprété le parfait médio-passif de καταστρέφομαι, dont une première occurrence, traduite, apparaissait pourtant à la ligne 6 (πάντα κατέστραπται καὶ ἔχει), et ont fait venir κατέστραπται de καταστράπτω, « lancer des éclairs », produisant des traductions et des commentaires pleins de contresens.

- **Ligne 22** : ἀλλ' αἰεί τι προσπεριβάλλεται...

Le membre précédent étant négatif, c'est ἀλλ[ὰ] qui coordonne la suite de la relative. Philippe est toujours le sujet du présent moyen προσπεριβάλλεται (« construire en outre autour de soi [...], d'où étendre son territoire tout autour » traduit le *Bailly*). Le verbe est transitif en grec et a τι (« quelque chose ») pour objet. L'insatiabilité, soulignée par l'adverbe αἰεί, est un vice caractéristique du tyran : « mais qui toujours étend son territoire en quelque façon ».

- **Lignes 22-23** : καὶ κύκλω πανταχῆ μέλλοντας ἡμᾶς καὶ καθημένους περιστοιχίζεται.

Le dernier membre de cette très longue proposition relative est coordonné au précédent, positif, par καὶ et a toujours Philippe pour sujet. Démosthène en rejette le verbe à la toute fin, ce qui a pour effet de le séparer des adverbess qui le qualifient et de produire une nouvelle hyperbate remarquable : κύκλω πανταχῆ... περιστοιχίζεται. Le complément d'objet ἡμᾶς, « nous », dans lequel l'orateur s'inclut désormais, est lui-même placé au centre de l'expression et « encerclé » par les termes se rapportant à Philippe. Les deux participes μέλλοντας... καὶ καθημένους sont apposés à ce pronom personnel et soulignent de nouveau la passivité des Athéniens : « et partout nous encercle et nous enveloppe de ses filets, nous qui tardons et restons immobiles ».

II. COMMENTAIRE :

- **Qualité de l'expression écrite.**

L'épreuve de « traduction et commentaire d'un texte grec » est aussi une épreuve de français dans laquelle la qualité de l'expression écrite du candidat est prise en compte. Fautes d'orthographe (« arrange » ou « hareng » ; « Spartes » et « Athène » ; « molesse » avec un seul « l » ; « athéniens », « macédoniens », voire « philippe » sans majuscules ; « scènète » pour « saynète » ; « négligeant » pour « négligent » ; etc.) et de syntaxe (« il à touché » ; « il à offert » ; « ce qui se sentent » ; etc.), écarts de langage, anglicismes et néologismes, tours jargonneux (« surprenement » ; « staticité » ; « force suppositionnelle » ; « expropriation intrinsèque du pouvoir » ; « structure impactante » ; « mœurs déviants » (*sic*) ; etc.), impropriétés diverses (on ne dit pas « motivé à », ni « pareil que » ; le verbe « interroger » fait l'objet de nombreuses fautes de construction ; etc.), confusions liées à une mauvaise maîtrise de la langue (« inaction » et « inactivité » ne sont pas interchangeables et ne s'emploient pas dans les mêmes contextes ; etc.) déparent un grand nombre de copies. Rappelons qu'en français, à l'exception du mot « héros », la lettre *h* initiale n'est pas aspirée quand il s'agit de mots issus du grec (« l'hédonisme ») ou de calques du grec (on écrira donc « l'*hybris* »).

Il convient de respecter le niveau de langue attendu dans une dissertation et de bannir toute expression vulgaire, même citée entre guillemets, en se conformant au registre de l'exercice écrit. L'expression doit toujours être claire et précise. Il faut être attentif au sens exact des termes retenus : parfois le choix même du vocabulaire pour qualifier tel ou tel aspect du texte révèle une grande approximation à la fois dans la terminologie *et* dans la compréhension du texte. En particulier, une harangue prononcée à l'Assemblée par un orateur n'est ni un discours judiciaire ni une composition épideictique, et encore moins une « fiction » racontée par un « narrateur » : se tromper d'emblée et à ce point sur la situation d'énonciation, qui n'avait pourtant rien de mystérieux, entraînait inévitablement d'un bout à l'autre du commentaire d'innombrables contresens.

De plus, le vocabulaire relatif à la culture antique ou à l'analyse littéraire en général n'est pas toujours employé à bon escient. Les outils précieux qu'offre le vaste répertoire des figures stylistiques et rhétoriques doivent être utilisés avec pertinence. Ainsi, chaque année, quelques candidats cherchent à appliquer au texte proposé la notion de « mise en abyme » (et non en

« abîme », le mot conservant son orthographe ancienne dans cette expression), représentation d'une œuvre à l'intérieur même d'une œuvre, quand bien même elle n'y a guère sa place. D'autres confondent anaphore et anadiplose, polyptote et isotopie, hypophore et hypotypose, etc. Le jury essaie de ne pas se montrer trop sévère devant de telles confusions quand la figure est bien expliquée et son intérêt pour l'interprétation du passage mis en évidence. Mais les candidats devraient faire preuve de prudence s'ils ne sont pas certains des termes techniques à employer.

Cette année, plusieurs candidats ont jugé bon de commenter la « ponctuation » du texte grec ou de sa traduction. Or, si les jeux de questions-réponses et le dialogisme présents à la fin du texte appelaient effectivement des remarques, celles-ci ne devaient pas passer par les choix typographiques retenus dans le passage, choix qui relèvent entièrement des éditeurs, mais bien se fonder sur les formulations proposées par l'auteur lui-même.

Espérons que ces quelques remarques donneront aux candidats un aperçu des attentes du jury concernant la qualité de l'expression écrite.

- **Méthode du commentaire.**

Nous rappellerons ici quelques-uns des conseils donnés dans les « Repères pour la nouvelle épreuve (Ulm) ». Si certains textes peuvent se prêter à un commentaire linéaire, le commentaire composé reste la forme la plus appropriée parce qu'il oblige les candidats à s'interroger sur les enjeux qui structurent le passage étudié tout autant que sur la manière dont ceux-ci apparaissent. Le commentaire linéaire n'est pas proscrit, mais l'expérience montre qu'il encourage la paraphrase et n'est guère propice aux excellentes prestations. En tout état de cause, le candidat ne doit pas hésiter tout au long de son devoir entre commentaire linéaire et commentaire composé, mais opter clairement pour l'une ou l'autre méthode. Le commentaire composé n'est pas un commentaire linéaire déguisé : les différentes parties qui se succèdent dans le texte de Démosthène ont ainsi été parfois commentées à la suite, telles quelles, alors même que les candidats annonçaient en introduction plusieurs axes de lecture thématiques.

L'introduction situe autant que possible l'extrait, indique brièvement la nature et le contenu du texte, en dégage les mouvements (c'est à cet endroit que doit s'inscrire une synthèse « linéaire » de l'extrait), en souligne les enjeux, puis propose, en lien avec la thématique au programme, une problématique qui servira de fil directeur tout au long du développement organisé autour de deux ou trois axes clairement annoncés en fin d'introduction (et respectés ensuite par le candidat). La problématique doit se donner pour objectif de faire ressortir la spécificité du texte et non pas de fournir un intitulé à une dissertation générale sur la thématique au programme. De plus, il convient d'énoncer avec clarté les axes de lecture et de revenir en conclusion sur les questions qui auront été formulées en introduction.

Malheureusement, cette année encore, nous avons constaté que beaucoup de candidats ne savaient toujours pas composer correctement une introduction, qu'il s'agisse de produire une *captatio benevolentiae* pertinente, concise et exempte d'erreurs grossières (Philippe n'a pas remporté la guerre du Péloponnèse face à Athènes à la fin du v^e siècle ; il ne vivait pas non

plus en 195 avant notre ère ; etc.), d'analyser correctement le sujet en précisant les différentes parties du texte (paraphraser le chapeau ne suffit pas), de proposer de premiers éléments de réflexion préparant une problématique bien amenée et non pas formulée *ex abrupto*, ou d'annoncer distinctement deux ou trois axes de lecture appropriés et éclairants qui forment un plan clair, mais non caricatural.

En soulignant toutes ces maladresses, notre intention n'est évidemment pas de proposer des « perles » ou de tourner en ridicule telle ou telle copie, mais d'illustrer aussi vigoureusement que possible les erreurs à éviter : nous voudrions vraiment qu'à l'avenir les introductions que nous lirons suscitent notre bienveillance.

La conclusion, elle, peut éventuellement se prêter à un élargissement du sujet, mais elle doit avant tout clore la réflexion, en offrant une synthèse des résultats auxquels le développement a permis d'aboutir et en apportant une réponse au problème posé en introduction. En outre, élargir le sujet ne signifie pas ajouter à la va-vite quelques idées vagues que l'on n'aurait pas réussi à intégrer dans le corps du commentaire, mais dont on s'imagine que l'absence déplaira aux correcteurs.

Le commentaire proprement dit doit éviter la paraphrase : trop de candidats se contentent de décrire ou de raconter le texte sans distance critique. Un autre défaut consiste à ne s'attacher qu'aux idées du texte en négligeant la forme et les procédés littéraires qui portent ces idées, ou bien à traiter cette forme en la séparant nettement du fond. Le relevé de procédés stylistiques voyants doit toujours permettre d'articuler facilement une réflexion portant à la fois sur le fond et la forme du texte.

Enfin, le commentaire doit porter sur le texte même : bien maîtriser la méthode du commentaire de texte, c'est d'abord éviter les paragraphes hors sujet. La qualité d'une copie ne se mesure pas au nombre de pages, mais à la précision de la lecture du texte et à la pertinence des références extérieures invoquées. La culture, les connaissances littéraires et historiques des candidats doivent être mobilisées uniquement pour éclairer leur commentaire de l'extrait, non pour se substituer à une analyse du texte.

- **Citer et commenter le grec.**

Le commentaire, pour être mené au plus près du texte, doit s'appuyer sur le grec, et non sur la traduction donnée en regard, dont les partis pris peuvent d'ailleurs être ponctuellement discutés. Le jury attend donc du candidat qu'il cite l'original abondamment et en respectant l'orthographe. Cette année encore, nous avons constaté des erreurs dans un trop grand nombre de copies, notamment l'économie des signes diacritiques (esprits, accents et iota souscrits) dont l'omission, rappelons-le, constitue une faute en grec. Il convient en outre de restituer les lettres élidées quand c'est utile.

La citation grecque doit également être extraite avec précision et pertinence. Certains candidats l'amputent parfois d'un mot-clef, montrant par là leur incapacité à repérer dans le texte grec les mots correspondant à la traduction française sur laquelle ils se sont appuyés. Ainsi, très souvent, les participes substantivés perdent-ils leur article ; les enclitiques disparaissent bien qu'un accent subsiste sur le mot précédent, ou, au contraire, commencent une citation ; les verbes perdent leurs compléments, les sujets leurs verbes. Faut-il préciser

que la « solution » consistant à donner un contexte plus long pour être certain que les « bons » mots s’y trouvent ne trompera pas le jury ? Enfin, citer le texte grec ne signifie pas noter précipitamment des termes relevant d’un même champ lexical sans se soucier d’en tirer autre chose qu’une description du texte. Précisons encore qu’insérer directement des mots grecs à l’intérieur de la phrase française, sans les traduire ni les expliquer, est une pratique à proscrire.

D’autres candidats se laissent abuser par la traduction française proposée, qui ne livre pas toujours un calque grammatical du texte grec, ou bien prétendent au contraire souligner les libertés que prend le traducteur avec le texte pour produire tel ou tel effet alors même que le tour proposé est cette fois parfaitement fidèle. Nous invitons donc les candidats à comparer attentivement l’original et sa traduction et à s’appuyer avant tout sur l’analyse du vocabulaire et de la construction du texte grec pour produire leur commentaire. La traduction française peut évidemment, dans un premier temps, servir de support à l’analyse et à la compréhension du texte, mais le candidat doit s’astreindre à retraduire pour lui sinon la totalité du texte, du moins les passages qu’il a l’intention de citer et de commenter en détail. Certains l’ont d’ailleurs fait spontanément et nous avons apprécié leur effort.

Enfin, nombre de candidats manquent ou font un mauvais usage du vocabulaire grammatical élémentaire qui doit leur permettre de rendre compte des mots du texte. Les particules grecques deviennent des adverbes, les prépositions des conjonctions, les négations des verbes, les adverbes des adjectifs, de même que les participes, qui perdent ainsi tout statut verbal. L’optatif potentiel et l’optatif oblique ne sont pas distingués, les systèmes conditionnels sont mal identifiés et confondus (notamment l’irréel et le potentiel, ou le potentiel et l’éventuel) : il n’est pourtant pas inutile, pour commenter les intentions d’un locuteur, de savoir déceler les nuances impliquées par l’emploi de chacun de ces systèmes. Une analyse grammaticale fine du texte grec, qui suppose évidemment la maîtrise de la terminologie syntaxique, s’avère précieuse pour une compréhension correcte du sujet.

- **Culture générale et emploi des connaissances liées au thème : quelques clefs**

Rappelons-le encore : un commentaire précis et pertinent du texte proposé assure au candidat une bonne note. L’analyse peut être aussi étoffée par des sources extérieures (littéraires, historiques, philosophiques, voire iconographiques). Et il est évident que le jury s’attend à voir mobilisées les connaissances que les candidats ont acquises en travaillant la thématique au programme. Néanmoins, ces connaissances doivent être mises au service de la compréhension du sujet et non prendre la forme d’exposés plus ou moins adroitement rattachés à celui-ci.

Le texte de Démosthène était composé de trois paragraphes qui offraient chacun un ton bien distinct et qui, bien qu’ils traitent des mêmes thèmes, ne les abordaient pas sous le même angle. Le premier paragraphe adopte une forme presque « historiographique », comme l’ont bien vu certains candidats. L’orateur était un grand admirateur de Thucydide (Lucien raconte qu’il avait copié de sa main plusieurs fois les *Histoires* en entier) et l’analyse qu’il propose de la situation dans ces lignes rappelle effectivement les explications de l’historien à propos du déroulement de la guerre du Péloponnèse. En outre, les références à la γνῶμη pour désigner les réflexions de l’homme d’État ne pouvaient manquer d’évoquer la langue de Thucydide et

le portrait qu'il propose de Thémistocle en particulier. Certaines copies, songeant peut-être aux explications de Jean-Pierre Vernant et de Marcel Detienne à propos « des ruses de l'intelligence », ont même tissé des liens entre la γνώμη et la μῆτις d'Ulysse. Tout cela était très bien vu et nous y avons été sensibles.

Le deuxième paragraphe, lui, était une exhortation en règle. Il s'ouvre sur une défense (Μῆ... νομίζετ[ε]) et se poursuit par un ordre (Ὀρᾶτε). Démosthène ne se contente plus de mettre les Athéniens devant leurs responsabilités : il les met désormais en cause. En outre, c'est dans ce passage que l'orateur déploie ses critiques les plus vives envers Philippe. Alors que le début du texte tient de l'éloge paradoxal, les qualités dont a su faire preuve le roi de Macédoine étant soulignées pour mieux faire ressortir les travers athéniens, Démosthène remet Philippe à sa place : comme tous les tyrans, il est haï et craint ; comme tous les tyrans, il a pour sujets les plus dévoués ceux qui convoitent le plus sa place ; comme tous les tyrans, il cède à l'orgueil et à la démesure ; comme tous les tyrans, il est en proie à l'insatiabilité.

Enfin, nouant tous ces fils, le dernier paragraphe rappelle aux Athéniens une évidence : Philippe ne doit sa puissance qu'à leur faiblesse et à leur insouciance. D'où l'espoir qu'un sursaut est encore possible. Le ton est désormais dramatique, Démosthène enchaînant les questions et les réponses de façon « sublime » (c'est le passage pris en exemple par le Pseudo-Longin dans son traité éponyme au chapitre XVIII) pour produire un dialogisme : il met en scène ses concitoyens et, comme au théâtre, place sous les yeux de l'Assemblée les discussions qui animent la cité. Comme l'ont noté certains candidats, on imagine que l'orateur, en changeant d'attitude et de ton, mais aussi en faisant varier ses gestes et sa posture, mimait à la tribune les divers interlocuteurs de cette saynète. Ce jeu de questions-réponses permet à Démosthène de soulever des objections afin de les réfuter sur-le-champ (c'est une forme d'hypophore) et la scène est si vivante que l'on peut parler d'hypotypose. Philippe n'est plus au centre du discours. La mention dédaigneuse et presque générique d'un « Macédonien » (Μακεδῶν ἀνὴρ), ici assimilé à un simple barbare, celle « d'un autre Philippe » que les Athéniens auront tôt fait de créer si leur adversaire présent venait à disparaître, soulignent que c'est l'attitude même des Athéniens qui est ici au cœur des débats. Pour finir, l'orateur prend soin de s'associer à ses concitoyens et substitue au pronom « vous » la condamnation de « notre insouciance » : c'est toute la cité, incarnée dans chacun de ses citoyens, comme le soulignait déjà la fin du premier paragraphe, qui doit réagir.

Dans le contexte actuel, la pertinence des analyses de Démosthène sur la soif de conquête du tyran ou sur l'aveuglement et la négligence de ses adversaires, prêts à toutes les compromissions pour préserver le confort de leur existence, apparaît clairement et le jury s'attendait à ce que les candidats s'en servent pour proposer en conclusion des réflexions tournées vers l'actualité. Malheureusement, il n'en a rien été. Ce texte illustre pourtant à la perfection ce que l'étude des œuvres antiques peut apporter aux lecteurs contemporains. Les mécanismes de l'impérialisme n'ont pas changé depuis le temps des guerres médiques, de la thalassocratie athénienne, des hégémonies spartiate puis thébaine ou des conquêtes de Philippe et d'Alexandre. Les vices de la tyrannie restent eux aussi les mêmes. Le pire tient sans doute aux contresens inquiétants lus dans certaines copies, où Démosthène devenait le

véritable despote et pour lesquelles le vrai problème venait du mode de gouvernement démocratique et de la trop grande liberté dont jouissaient les Athéniens : un pouvoir plus strict les aurait vite remis sur le droit chemin !

,

t

f

p

d

d

è

r

m

e

a

v

e

e

è

a

u

é

v

g

d

a

m

m

a

i

r

e

s

s

p

a

s

x

l

d

s

é

p

b

o

x